

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, 1 de Georges
Didi-Huberman

Ginette Michaud

Numéro 271, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (2020). Compte rendu de [*Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, 1* de Georges Didi-Huberman]. *Spirale*, (271), 79–81.

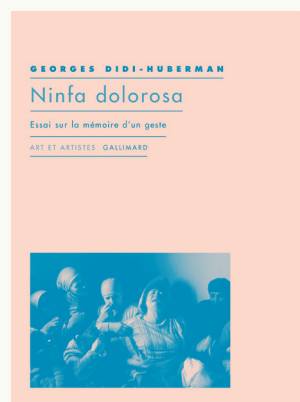
Hériter d'un courage

Dans ce livre profus, généreux, intrépide, Georges Didi-Huberman nous offre un essai indispensable pour réfléchir sur le vif les « temps de détresse » qui sont les nôtres tout en impulsant à la pensée – ce qui est plus rare – un élan, un espoir, même, fût-il sobre ou, comme il le dit en rapportant ce mot du journal de David Shulman, un « *sombre espoir* ». Car c'est du noir – « *Noir de mécontent. Noir sans gêne. Sans compromis. Noir qui va avec l'humeur coléreuse* », ainsi que l'écrit Henri Michaux –, c'est de la perte et du deuil que viennent soulèvements et revenances. « *On devrait même dire que la perte, qui nous accable d'abord, peut aussi [...] soulever le monde tout entier. Et telle serait la première force des soulèvements* », écrit Didi-Huberman, qui fait de cette hypothèse le fil rouge de ses questions. « *Ce qui nous soulève ? Partons donc de l'hypothèse que ce serait la force de nos mémoires quand elles brûlent avec celles de nos désirs quand ils s'embrasent – les images ayant à charge, quant à elles, de faire flamboyer nos désirs à partir de nos mémoires, nos mémoires au creux de nos désirs.* » Didi-Huberman décrit alors la scène inoubliable de la « *révolte des polochons* » dans *Zéro de conduite* (1933), le film de Jean Vigo, où les élèves « *mettent les lits en bombe* » : filmée au ralenti, « *cette explosion de révolte enfantine saturée de duvet* » donne « *une impression aiguë de rêve et de féerie. [...] Joie avec lenteur, légèreté avec profondeur* ». Tel est donc le soulèvement par excellence – « *gestuel, verbal, psychique ou atmosphérique* » – et surtout l'affect qui le caractérise, cette joie « *spacieuse* », fondamentale, qui élargit et dilate le monde, nous mettant en rythme avec lui. L'image est aussi exemplaire du bouleversement des temps réactivés par le soulèvement qui ranime toujours, pour Didi-Huberman, une mémoire plus profonde : le secouement des draps – c'est aussi le cas pour les banderoles au vent, le drapeau révolutionnaire de *La liberté guidant le peuple*, la voile démâtée du *Radeau de la Méduse*, tous ces draps ou suaires agités de souffles et d'esprits – nous dit qu'« *un spectre hante toute cette chorégraphie des soulèvements* ».

DÉSIRER
DÉSOBÉIR.
CE QUI NOUS
SOULÈVE, 1

GEORGES
DIDI-HUBERMAN

Les Éditions de Minuit,
2019, 682 p.



L'importance accordée à cette dimension psychique est sans doute ce qui rend aussi le geste critique de Didi-Huberman si nécessaire qui, en apposant sans autre forme de liaison les verbes « désirer » et « désobéir » dans son titre, souligne que, s'agissant du désir (et pas de pensée du soulèvement sans désir), il faut, après Hegel, Freud, Adorno, Benjamin et Marcuse relus ici avec une égale attention, insister sur le fait qu'« [à] toute pensée du social il faudra donc conjointre une approche du psychique : à la lutte des consciences, aux relations de pouvoir, de domination et de servitude, aux différents processus de reconnaissance [...], il ne faudra pas manquer d'attacher ou de réimpliquer le désir en tant que puissance et mouvement psychique fondamental ».

« Nous voici donc prévenus : parler du désir, ce sera immédiatement parler de politique ; et penser la politique ne se fera pas sans une pensée du désir. » On ne saurait sans doute mieux condenser la pensée-phare de cet essai où tout est affaire de dialectique, ou plutôt de métamorphose comme pour le drapeau « *tour à tour rouge et noir* » de Breton dans *Arcane 17* (étonnant chapitre où apparaît le Rocher Percé décrit comme « *gigantesque barricade* » et rapproché de l'exil hugolien) : « *C'est donc un principe de métamorphose : non pas deux drapeaux côte à côte ou l'un en face de l'autre, l'un rouge et l'autre noir, mais bien un seul drapeau* » où résiste, énigmatique, l'« *apparente ambiguïté, cette indécision finale quant à la couleur* ».

Autrement dit, toutes les secousses des « *micropolitiques* » qui travaillent aujourd'hui à un changement général du rapport au politique tentent d'inventer une articulation autre qui « *conjugue le verbe désobéir, que suppose la dynamique d'émancipation, avec le verbe désirer. Il faut bien désobéir à quelque chose pour briser une chaîne d'assujettissement. Il faut bien désirer quelque chose pour mettre en mouvement ses propres subjectivations libératrices.* » En se faisant l'accélérateur de « *particules désirantes* », le soulèvement laisse donc surgir ou, plus exactement, ressurgir le désir le plus antique qui soit : « *[L]e motif extrêmement puissant d'une politique du désir inhérente à tout désir de politique : et c'est comme si la vie autre n'était possible ou pensable qu'à travers le désir de l'autre.* »

1 — Voir le catalogue qui vient de paraître : *Le soulèvement infini*, Georges Didi-Huberman et Louise Déry (dir.), Montréal, Galerie de l'UQAM, 2019, 317 p.

2 — Georges Didi-Huberman, « Par les désirs (fragments sur ce qui nous soulève) », dans le catalogue *Soulèvements*, Paris, Gallimard et Jeu de Paume, 2016, p. 289-382.

DU SOULÈVEMENT COMME ART DU *NON FINITO*

Le lecteur qui a suivi les travaux de Didi-Huberman ces dernières années et tout particulièrement à l'occasion de l'exposition qui s'est tenue à Montréal l'automne dernier¹, dernière station d'une trajectoire qui l'avait menée dans plusieurs villes (Paris, Barcelone, Buenos Aires, São Paulo, Mexico, Montréal) et en différents continents, trouvera ici l'amplification du texte paru dans le catalogue de l'exposition « *Soulèvements*² ». Écrits « *de manière discontinue* » entre avril 2015 et juillet 2017, ces 40 chapitres, dont la longueur croît en importance au fil des aspects évoqués (de manière significative, le plus long, d'une trentaine de pages, porte sur les contradictions éthiques et politiques du Mur de séparation d'Israël), dessinent une vaste fresque d'ensemble où sont interrogées toutes les manifestations sensibles des soulèvements, les « arts de faire » tactiles, sonores ou visuels qui s'exposent dans ces gestualités, chants, tracts, poèmes et images de manière si créatrice. Pratiquant une approche pluridisciplinaire qui est à la fois esthétique, politique, éthique et même anthropologique, ces fragments font eux-mêmes multitude et, tout en rassemblant un corpus impressionnant de savoirs, ils ne sont encore qu'« *incitations* » à poursuivre la réflexion puisqu'un second volume est à venir, ce dont témoigne aussi l'imposante bibliographie *in progress* qui compte plus de 100 pages et forme le cinquième de l'ouvrage (Les Éditions de Minuit sont vraiment un éditeur hors pair !) : « *[C]omme les soulèvements eux-mêmes, la pensée qui les interroge ne cesse pas de recommencer.* »

Ce recommencement se joue également dans la forme même de l'essai (rappelant à la mémoire le dispositif infini de la *Recherche*, de *Finnegans Wake* ou des textes de Beckett) puisqu'il s'ouvre par un exergue de Michaux et lui redonne pour finir le dernier mot en évoquant comment ses images à l'encre de Chine – « *cette substance rendue fluide à partir d'une combustion, d'une mise en cendre et d'un noir de fumée* » – déploient un « *style insurrectionnel enjoué qui est la marque même d'une politique de l'imagination et qui, entre rire et angoisse, colère et tendresse, nous soulève à le lire* ». Le soulèvement est ainsi une forme d'*appel* qui demanderait une constante relance, sinon relève (au sens de dépassement, non de synthèse) : on le sent aussi à la manière très singulière d'enchaîner les chapitres par les derniers mots du précédent, technique de couture/surpiqure qui n'est pas sans faire penser à l'enchaînement mnémonique des laisses épiques. Ces reprises assurent au livre sa tenue et sa cohésion souple, le montage des fragments n'ayant rien de désordonné en dépit

de l'abondance des matériaux, et la lecture demeurant toujours orientée dans une forme foisonnante mais néanmoins précise en chaque « détail ». À l'image du soulèvement comme « *grand art politique du non finito* », ces fragments mettent eux aussi en œuvre le paradoxe d'une « *fragilité constitutive* » et d'une « *puissance proprement infinie* ».

POUVOIR POLITIQUE CONTRE PUISSANCE POÉTIQUE

Qu'il s'agisse des Indiens du Chiapas, de ladite « crise des migrants », des révoltes en Tunisie, en Turquie, en Syrie, au Brésil, des luttes féministes et de genre ou des actions de désobéissance civile de Extinction Rebellion, quelles que soient les formes et les réclamations en jeu dans ces soulèvements, les insurrections contemporaines « *ne partent pas d'idéologies politiques, mais de vérités éthiques* » (*Tiqqun*). Ces « *forces créatrices de la multitude* », selon l'expression de Hardt et Negri, ne sont pas mues et agies par le « *désir du pouvoir* », souligne Didi-Huberman, mais par la « *puissance du désir* ». Il y va donc ici d'une essentielle « *situation d'impouvoir* », c'est-à-dire de « *[p]uissances natives, sans garantie de leur propre fin, donc sans garantie de pouvoir* ». Didi-Huberman tient beaucoup à cette distinction conceptuelle dont il fait la « *prémisse nécessaire à toute réflexion sur les formes du soulèvement* ». C'est cette « *puissance de l'impouvoir* » qu'il s'emploie à retracer dans toutes ses avancées critiques et intermittences dans la pensée, l'art et la poésie, en s'attachant particulièrement à l'hétérologie ou à la transgression de Bataille, au « *ne pas* » de Blanchot, ou encore à la « *politique du désir* » à l'œuvre chez Pasolini, Deleuze ou Agamben. La question philosophique la plus cruciale n'est donc plus ici « *Que faire ?* » mais, de manière plus urgente et préalable en quelque sorte à toute autre, « *Comment être ?* ». Il s'agit aussi – et c'est la raison qui pousse Didi-Huberman à revisiter toute une constellation philosophique contemporaine et à rapprocher les dimensions éthique et politique de l'esthétique – de savoir « *comment sortir la pensée elle-même [Kant] hors de cet état de tutelle qui la précède et l'opresse* ». Car, comme l'écrit Foucault, la révolution « *risquera toujours de retomber dans l'ornière, mais comme événement [...], son existence atteste une virtualité permanente et qui ne peut être oubliée* ».

S'il est très difficile de faire en toute rigueur une généalogie des soulèvements, comme le reconnaît Didi-Huberman, en raison des multitudes en jeu (mémoires, faits, projets, acteurs, circonstances innombrables et hétérogènes, à petite et à grande échelle) – « *On se souvient des 8 528 soulèvements, recensés par Jean Nicolas : ils auront obstinément fissuré, entre*

1661 et 1789, l'édifice monarchique jusqu'à le faire s'écrouler » –, il est sans doute plus important de faire autre chose et de se demander comment hériter activement, patiemment et impatiemment à la fois, de ces pensées et formes des soulèvements, en réfléchissant désormais sur cette puissance politique non pas selon le modèle des solides comme l'avait fait Marx (faire bloc, masse, classe, parti), mais à partir d'une « *dynamique des fluides* » (élan, vent, torrent, tempête). Flux et ressacs, les topologies elles-mêmes fluctuent : « *Ce sont aujourd'hui des places entières – Tahrir au Caire, Maidan à Kiev – qui savent fonctionner comme d'immenses barricades, à la fois connexions entre soulevés et blocages des forces de l'ordre* », remarque à juste titre Didi-Huberman. Les murailles d'acier qui s'érigent partout sont aussi des « *murs psychiques* » qu'il faut desceller de l'intérieur. Il faut lire à cet égard les chapitres (peut-être le cœur du livre) consacrés au ghetto de Varsovie et au « *complexe d'encerclement* » (Vidal-Naquet) d'Israël dans lesquels Didi-Huberman analyse les réactions de défense – disons plus clairement de refoulement – à l'œuvre dans toutes ces pulsions de mur et de « *sécurité* » : « *Se séparer est une chose : une chose défensive, fondée sur la fuite ou le repli. Séparer en est une autre. Séparer est un geste de violence faite à autrui [...]. [C]e mur entend sans doute se parer du terrorisme en se séparant des zones palestiniennes susceptibles de servir de bases aux attentats contre les civils. Mais son effet direct, massif, consiste aussi à séparer toute la population palestinienne : à l'isoler, à la contrôler, à l'immobiliser comme dans un gigantesque ghetto.* » Sans oublier, bien sûr, que ce « *dispositif de séparation [...]* est tout aussi bien un outil militaire d'occupation ».

Désirer désobéir (je ne peux m'empêcher de lire en filigrane le nom propre de l'auteur inscrit dans ce double *D*) est un livre tonique, un antidote à toutes les aigreurs, défaitismes et catastrophismes ambiants (le relevé que fait Didi-Huberman des titres récemment parus en France est éloquent). De manière très précieuse, ce livre éclaire de ses fusées les œuvres des philosophes, des écrivains et des artistes qui nous ont devancés, où nous pouvons aller puiser des ressources pour mieux penser les luttes qui défont et refont le monde aujourd'hui. Pour garder vivante l'intensité de notre désir (mais quel « nous » dans cette grammaire autrement « *resubjectivée* » ?), il faut, d'une part, ne pas oublier nos « *propres fragilités, nuances ou rythmes* » ; d'autre part, il faut ne pas avoir peur de laisser le temps ouvert, « *découvrir un certain passé que l'état présent voulait maintenir prisonnier, insu, enfoui, inactif* », se réveiller au rêve encore et se rappeler que « *[l]e temps du désir n'est ni rien ni tout : c'est le temps du malgré tout* ».